

ISSN 1420-4355

# traverse

ZEITSCHRIFT FÜR GESCHICHTE • REVUE D'HISTOIRE

Entreprises, institutions, territoires

Unternehmen, Institutionen, Territorien

3\_2019

CHRONOS



Unterstützt durch die Schweizerische Akademie  
der Geistes- und Sozialwissenschaften  
[www.sagw.ch](http://www.sagw.ch)

*traverse* erscheint dreimal pro Jahr.

Einzelpreis gedruckt: CHF 28 / EUR 24

Einzelpreis digital: CHF 20 / EUR 20

Jahresabonnement gedruckt plus digital: CHF 75 / EUR 60 (zuzüglich Auslandporto)

Jahresabonnement digital: CHF 50 / EUR 45

StudentInnen-Jahresabonnement (gegen Nachweis) gedruckt plus digital:  
CHF 54 / EUR 50 (zuzüglich Auslandporto)

StudentInnen-Jahresabonnement (gegen Nachweis) digital: CHF 25 / EUR 20

Gönnerabonnement gedruckt und/oder digital: CHF 100

Nachdruck, Übersetzungen, Vervielfältigungen oder Speicherungen von Artikeln  
mit elektronischen Medien nur mit schriftlicher Genehmigung des Verlags.

*traverse* paraît trois fois par an.

Prix du numéro papier: CHF 28 / EUR 24

Prix du numéro digital: CHF 20 / EUR 20

Abonnement annuel papier et digital: CHF 75 / EUR 60 (plus port pour l'étranger)

Abonnement annuel digital: CHF 50 / EUR 45

Abonnement annuel au tarif étudiant (avec photocopie de la carte) papier et digital:  
CHF 54 / EUR 50 (plus port pour l'étranger)

Abonnement annuel au tarif étudiant (avec photocopie de la carte) digital: CHF 25 / EUR 20

Abonnement de soutien papier et/ou digital: CHF 100

Reproductions, traductions, tirages et enregistrements des articles avec  
des médias électroniques interdits sauf accord écrit avec l'éditeur.

Umschlagbild: Werbeplakat «Überall Apparate Landis & Gyr», 1935 (IB LG-Audiovisuals / GR.0218,  
Archiv für Zeitgeschichte ETH Zürich).

© 2019 Chronos Verlag, Zürich

ISSN 1420-4355

Print: ISBN 978-3-905315-78-3

E-Book (PDF): ISBN 978-3-0340-9502-0

---

**traverse 2019/3**

**Zeitschrift für Geschichte  
Revue d'histoire**

**26. Jahrgang**

**26<sup>e</sup> année**

**traverse 2019/3**  
**Zeitschrift für Geschichte**  
**Revue d'histoire**

**Beirat / Comité scientifique**

Susanna Burghartz (Basel)  
Jean-Jacques Friboulet (Fribourg)  
Christoph Graf (Bern)  
Sébastien Guex (Lausanne)  
Elisabeth Joris (Zürich)  
Hans Ulrich Jost (Lausanne)  
Guy P. Marchal (Basel)  
Daniel Roche (Paris)  
Regina Schulte (Bochum)  
Hannes Siegrist (Leipzig)  
Jakob Tanner (Zürich)  
Regina Wecker (Basel)

---

**Entreprises, institutions, territoires**

**Unternehmen, Institutionen, Territorien**

**Redaktion / Comité de rédaction**

Tina Asmussen (Berlin)	Matthieu Leimgruber (Zürich)
Gianenrico Bernasconi (Neuchâtel)	Hannes Mangold (Bern)
Karine Crousaz (Lausanne)	Sonja Matter (Bern)
Pierre Eichenberger (Zürich)	Malik Mazbouri (Lausanne)
Alexandre Elsig (Lausanne)	Jan-Friedrich Missfelder (Zürich)
Marino Ferri (Luzern)	Anja Rathmann-Lutz (Basel)
Marc Gigase (Lausanne)	Hans-Ulrich Schiedt (Horgen)
Matthieu Gillabert (Fribourg)	Sarah-Maria Schober (Zürich)
Gisela Hürlimann (Zürich)	Yan Schubert (Genève)
Katja Hürlimann (Zürich)	Isabelle Schürch (Bern)
Michael Jucker (Luzern)	Dorothe Zimmermann (Zürich)

**Verantwortlich für den Heftschwerpunkt****Responsables du dossier thématique**

Pierre Eichenberger, Matthieu Leimgruber, Roberto Zaugg

**Übersetzungen / Traduction**

Pierre Eichenberger, Matthieu Leimgruber, Florian Müller, Roberto Zaugg

**Anschrift / Adresse**

Chronos Verlag, Eisengasse 9, CH-8008 Zürich, [info@chronos-verlag.ch](mailto:info@chronos-verlag.ch)

**Informationen**

Artikel oder Projektskizzen senden Sie bitte an  
[hans-ulrich.schiedt@revue-traverse.ch](mailto:hans-ulrich.schiedt@revue-traverse.ch)

**Renseignements**

Les articles proposés à la revue doivent être envoyés à  
[malik.mazbouri@revue-traverse.ch](mailto:malik.mazbouri@revue-traverse.ch)

**Buchbesprechungen / Comptes rendus**

[rezensionen@revue-traverse.ch](mailto:rezensionen@revue-traverse.ch) / [comptes\\_rendus@revue-traverse.ch](mailto:comptes_rendus@revue-traverse.ch)

**Hinweise zu Redaktion und Schreibformatvorlagen****Feuille de style et rédaction**

[www.revue-traverse.ch](http://www.revue-traverse.ch), [info@revue-traverse.ch](mailto:info@revue-traverse.ch)

---

## Inhalt / Table des matières

### Schwerpunkt / Dossier thématique

Entreprises, institutions, territoires 7

*Pierre Eichenberger, Matthieu Leimgruber, Roberto Zaugg*

Unternehmen, Institutionen, Territorien 13

*Pierre Eichenberger, Matthieu Leimgruber, Roberto Zaugg*

Unternehmen oder Institutionen. Handelsgesellschaften  
im spätmittelalterlichen Antwerpen 20

*Ulla Kypta*

Résumé 42

Übersetzungsgeschäfte. Die Vermarktung von Feuerlöschtechnik  
zwischen London und Amsterdam um 1700 43

*Christina Brauner*

Résumé 76

Ein Klosterbetrieb in Zeiten des Wandels. Das Kloster Muri(-Gries)  
und die ökonomischen Herausforderungen über das lange  
19. Jahrhundert hinaus 77

*Nina Flurina Caprez, Pascal Pauli, Annina Sandmeier-Walt*

Résumé 96

Pest und Profite. Eine Wirtschaftsgeschichte der Quarantäne  
im Hafen von Odessa 97

*Boris Belge*

Résumé 115

Le graal des bonnes institutions. Une critique par l’histoire  
de la théorie économique des institutions 116

*Jean Rochat*

Zusammenfassung 134

Gemeinsam «expatriieren». Zur Investitionspolitik der Basler Chemie nach dem Ersten Weltkrieg	136
<i>Manuel Diir</i>	
Résumé	150
Manageriale Macht und die Mikropolitik der Raumordnung. Streikprävention und Städtebau bei Alusuisse in Australien um 1970	151
<i>Leo Grob</i>	
Résumé	165
<b>Bilder / Images</b>	
Grèves et mouvements sociaux en photo. Une collection à Genève	166
<i>Georges Tissot</i>	
<b>Porträt / Portrait</b>	
Les archives du Musée d'ethnographie de Neuchâtel. Histoire et usages	174
<i>Bernard Knodel</i>	
<b>Debatte / Débat</b>	
Changer de nom pour changer de passé? Échange autour de l'Espace Louis-Agassiz à Neuchâtel, devenu Espace Tilo-Frey	183
<i>Isaline Deléderray-Oguey, Chantal Lafontant Vallotton</i>	
Rédacteur: <i>Matthieu Gillabert</i>	
<b>Besprechungen / Comptes rendus</b>	
Literatur zum Thema / Comptes rendus thématiques	192
Allgemeine Buchbesprechungen / Comptes rendus généraux	203
<b>Agenda</b>	
Call for Papers / Appel à contributions	216
AutorInnen / Les auteurEs	219
Heftschwerpunkte / Dossiers thématiques	222

## Literatur zum Thema

### Comptes rendus thématiques

#### Benjamin C. Waterhouse **The Land of Enterprise: A Business History of the United States**

New York, Simon and Schuster, 2017, 239 p., \$ 16.–

Dans son ouvrage, Benjamin C. Waterhouse s'est lancé l'ambitieux défi de présenter une synthèse de l'histoire des affaires (*Business History*) aux États-Unis. Couvrant plus de quatre siècles allant de la période coloniale à l'élection de Donald Trump en 2016, Waterhouse propose une alternative à une histoire traditionnelle insistant sur les évolutions politiques ou encore sur les luttes idéologiques et identitaires. L'auteur place au cœur de sa démarche l'argument provocateur selon lequel l'histoire de la nation étasunienne ne peut pas être comprise, comme il l'affirme d'emblée, sans placer l'histoire des entreprises au centre de l'analyse: «*The story of the nation is the story of business history.*» Selon Waterhouse, cette perspective a le mérite de s'éloigner de l'histoire des grands hommes pour inclure dans le récit les millions d'anonymes qui ont fait l'histoire des États-Unis en offrant leur force de travail (parfois par choix, souvent non) ou en consommant tel ou tel produit (parfois par choix informé, souvent non).

Dans une large mesure, le livre tient sa promesse, Waterhouse réalisant une *Business History* des États-Unis en à peine 250 pages, synthétique sans pour autant être réductrice. Cette prouesse a d'ailleurs été reconnue dans d'autres comptes rendus de cet ouvrage (cf. par exemple Mark Wilson dans le *Journal of American History* 105/1 [2018]). Son récit oscille entre analyse des grandes tendances socioéconomiques et coups de projecteurs

ponctuels sur un personnage ou une entreprise représentatifs. En outre, bien qu'il s'agisse d'un travail de synthèse, Waterhouse prend soin de présenter l'histoire comme une science en perpétuelle construction et non comme une lecture univoque de faits passés. En effet, lorsqu'il aborde certains sujets controversés, tels que les causes de la crise de 1929, l'auteur précise que les débats académiques ne sont pas clos. Le lecteur est ainsi invité à approfondir ses lectures sur les sujets qui l'intéressent plus particulièrement.

Le pari de Waterhouse d'inclure la voix des oubliés est globalement réussi, bien qu'il ne parvienne pas à s'affranchir totalement des biais habituels d'une histoire des entreprises focalisée sur le rôle d'entrepreneurs emblématiques et des grandes firmes à succès. Le livre discute notamment le rôle de l'esclavage dans le système capitaliste étasunien. De plus, Waterhouse étudie toujours conjointement histoire des employeurs et histoire des travailleurs, en retraçant l'essor et le déclin du mouvement ouvrier et en expliquant les conséquences qu'ont eues les changements dans les modes de production sur les relations de travail. Il s'intéresse aussi à la réception culturelle du fait économique en analysant par exemple les mouvements contestataires qui remettent en cause le modèle capitaliste de l'après-guerre à partir de la fin des années 1960, que ce soit du côté des associations de consommateurs ou de protection de l'environnement. Néanmoins, parmi les individus cités au fil des chapitres, on retrouve pléthore d'entrepreneurs emblématiques et talentueux tels John D.

Rockefeller, Andrew Carnegie, Henri Ford, les frères McDonald ou encore Bill Gates. Ces grands noms ne laissent qu'une place marginale aux multitudes de petites et moyennes entreprises et aux milliers d'échecs commerciaux qui ont également fait l'histoire entrepreneuriale étasunienne. Ce constat n'est pas étonnant dans la mesure où l'analyse de Waterhouse repose sur la littérature existante et que les tentatives d'inclure au champ de la *Business History* de nouveaux thèmes, tels que les déboires entrepreneuriaux, le rôle des PME, des petits commerces locaux ou encore des femmes et du travail à domicile, sont encore balbutiantes.

Un des grands mérites de cet ouvrage est certainement de souligner comment certaines controverses en matière d'économie politique ont des racines très anciennes et resurgissent de manière récurrente durant l'histoire longue des États-Unis. Par exemple, Waterhouse montre comment le débat entamé à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle entre les partisans du libre-échange et les promoteurs de mesures protectionnistes, autour des figures de Thomas Jefferson et d'Alexander Hamilton, jalonne les luttes politiques jusqu'à la période contemporaine. Dans la même veine, son analyse révèle la persistance des discussions sur la concentration des richesses et les monopoles depuis l'extraordinaire fortune amassée par Cornelius Vanderbilt, pionnier dans l'industrie du rail au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, jusqu'au mouvement protestataire *Occupy Wall Street* en 2011. Waterhouse souligne que les luttes de pouvoir autour de ces enjeux sont cruciales pour expliquer les évolutions politiques et institutionnelles aux États-Unis, démontrant une fois de plus son expertise sur les relations entre milieux d'affaires et gouvernement, sujet auquel il a d'ailleurs consacré un livre remarqué (*Lobbying America: The Politics of Business from Nixon to NAFTA*, 2014).

Finalement, cet ouvrage, par sa perspective originale centrée sur le monde des affaires et l'économie, peut susciter des réflexions intéressantes pour réinterpréter et compléter les histoires nationales d'autres pays. Par exemple, son postulat de base, selon lequel *Business History* et histoire de la nation sont inextricables, parle certainement aux historiens qui ont travaillé sur le cas helvétique. L'on peut notamment penser aux travaux de Cédric Humair qui explorent les liens entre les intérêts des milieux économiques et la définition de la politique commerciale, aux nombreuses publications issues de la Commission Bergier qui dévoilent l'importance des relations économiques pour comprendre le rôle de la Suisse durant la Seconde Guerre mondiale ou encore aux travaux de Matthieu Leimgruber qui expliquent l'influence des milieux patronaux sur les politiques sociales. Cette liste est bien entendu non exhaustive et les exemples pourraient être multipliés, tant l'approche choisie par Waterhouse a été intuitivement suivie par de nombreux auteurs qui ont cherché à expliquer les évolutions institutionnelles en Suisse. Se pose alors la question de la perspective comparative et de l'originalité du cas étasunien par rapport à d'autres pays: la centralité du rôle de l'économie pour expliquer les évolutions institutionnelles et politiques n'est-elle pas le propre de toute société capitaliste?

Sabine Pitteloud (Genève)

Claire-Lise Debluë  
**Exposer pour exporter**  
 Culture visuelle et expansion  
 commerciale en Suisse (1908–1939)

Neuchâtel, Alphil, 2015, 524 p., Fr. 25.–

«La Suisse a réalisé un pavillon qui se distingue par son arrogance, alors qu'il constitue en réalité l'un des plus laids et des plus ridicules de l'Expo.»

Cet extrait d'un discours de Mario Botta sur la participation suisse à l'Exposition universelle de Milan en 2015 constitue les premières lignes de la publication de Claire-Lise Debluë et en résume les thématiques principales: questionner la représentation de la Suisse lors des expositions nationales et internationales et la définition d'un «style suisse» conçu comme le résultat de négociations incessantes entre les acteurs politiques, économiques et associatifs. Pour ce faire, l'historienne souhaite sortir du paradigme identitaire qui a marqué l'historiographie autour des expositions jusque dans les années 2000. Elle propose une histoire complète qui ne se limite pas aux seuls exemples des expositions.

L'ouvrage repose sur une méthodologie interdisciplinaire croisant histoire, *exhibition studies*, histoire économique et études visuelles, et nous amène des origines de la politique suisse d'exposition jusqu'en 1939. Cette chronologie se découpe en trois moments forts s'appuyant sur plusieurs études de cas d'expositions nationales et internationales.

La première partie de l'ouvrage pose les bases de la politique d'exposition en Suisse avec la création de l'Office central suisse pour les expositions (OCSE), institutionnalisation d'une forme de concertation entre l'État fédéral et les différents acteurs. L'auteure inscrit cette création dans le long XIX<sup>e</sup> siècle des expositions. Cette période est notamment marquée par la crise économique des années 1870

à 1880 doublée d'une crise des expositions internationales. Les modalités en sont redéfinies dans les années suivantes, notamment avec les premiers congrès internationaux des chambres de commerce et le projet d'une réglementation internationale des expositions. Les années 1906 à 1908 constituent une étape charnière qui débouche sur la création de l'OCSE avec l'exposition de Milan en 1906. L'institution a pour but, selon son règlement, «d'étudier les expositions en général, de préparer et éventuellement de mener à bonne fin la participation suisse aux expositions internationales en particulier» (11). Ce volet se clôt sur une étude de l'Exposition nationale de Berne en 1914 qui inaugure de nouvelles méthodes de présentation et une organisation plus structurée des intérêts de l'industrie d'exportation. Le principe d'exposition collective mis en œuvre à Berne permet de formaliser ces aspects.

L'éclatement de la Première Guerre mondiale et l'immédiat après-guerre, traités dans le deuxième chapitre, marquent une décentralisation de la politique d'exposition et une multiplication des acteurs, notamment avec la création des chambres cantonales. Les années 1913 à 1919 sont caractérisées par une politique d'exposition fortement impliquée dans les arts appliqués. L'Œuvre et la Schweizerischer Werkbund, associations sécessionnistes, sont créées en 1913 pour promouvoir ces derniers. Les politiques artistiques mises en place vont progressivement s'institutionnaliser entre 1917 et 1919 avec la création de la Commission fédérale des arts appliqués. Les années 1914 à 1925 sont caractérisées par une propagande commerciale plus agressive, notamment avec la multiplication des publications commerciales dont les premiers périodiques illustrés. Les paradigmes d'exposition changent avec l'arrivée des foires, la multiplication des magasins et les nou-

veaux concepts de présentation des vitrines. On assiste également à la création de nouvelles foires parmi lesquelles nous pouvons citer le Comptoir vaudois d'échantillons (1916–1918), la Foire suisse d'échantillons à Bâle (1917–1925) et le Comptoir suisse (1919). Durant cette période, alors que les expositions internationales sont suspendues en raison du conflit mondial, la politique d'exposition helvétique est confrontée à deux échecs: le premier dans les années 1920 lors de la préparation de l'exposition nationale d'arts appliqués à Lausanne (1922), le second en 1925 lors de l'exposition internationale des arts décoratifs de Paris.

La création de l'Office suisse d'expansion commerciale (OSEC) en 1927 marque une nouvelle étape dans la politique d'exposition. Les dirigeants de l'OSEC, issus d'une nouvelle génération de cadres acquis aux méthodes de l'organisation scientifique du travail consacrent les études de marché et font des débouchés commerciaux leur credo. La professionnalisation de la publicité et l'avènement des théories psychotechniques constituent ainsi des réformes importantes de la propagande, pleinement intégrées par l'OSEC. Dès 1928, celle-ci met en place une véritable politique visuelle entre promotion touristique et industrielle et développe une politique d'expansion commerciale. L'arrêté du Conseil fédéral du 8 mai 1934 concernant la limitation du nombre des expositions marque l'officialisation de la politique menée par l'OSEC. En Europe, la Convention internationale sur les expositions entre en vigueur en 1928 et son application est surveillée par le Bureau international des expositions basé à Paris.

En 1936, l'amélioration de la conjoncture économique provoque un renouvellement de la politique économique suisse. La propagande commerciale et touristique s'ajuste aux besoins, la centralisation et

la coordination deviennent définitivement les maîtres mots, notamment avec le principe de propagande collective. En parallèle, l'OSEC développe un matériel standard d'exposition et des principes directeurs. L'architecture d'exposition change radicalement de visage au profit de la «maison de verre» marqueur du style suisse. Un langage commun est ainsi constitué.

La genèse du «style suisse», que l'auteur, au-delà des critères visuels, explore au prisme des contraintes économiques, des liens entre les acteurs et du contexte historique, marque donc le point de départ et d'arrivée de l'ouvrage. Son émergence et ses codifications sont éclairées par les négociations incessantes entre les acteurs: associations, artistes, politiques et industriels. L'ouvrage aborde avec originalité l'histoire des expositions, l'histoire visuelle et la question de la représentation de la Suisse. Les sources mobilisées couvrent les secteurs fédéraux, les institutions fédérales et cantonales et les associations ainsi que les fonds privés. De plus, l'écriture est agréable et synthétique. Ce travail très complet, le premier ouvrage monographique de Claire-Lise Debluë issu d'une thèse soutenue en 2014 à l'Université de Lausanne, permet un ancrage solide des arguments développés. Notons enfin que l'étude a été enrichie d'un ouvrage intitulé *Photographie et exposition* publié en 2018.

*Amandine Cabrio (Neuchâtel)*

**Simone Derix**

**Die Thyssens. Familie und Vermögen**

Paderborn, Ferdinand Schöningh, 2016, 544 S., 11 Abb., Fr. 69.–

In der bisherigen Forschung und in der öffentlichen Wahrnehmung war die Unternehmerfamilie Thyssen bisher untrenn-

bar mit dem klassischen Topos «Eisen und Stahl, deutsch und männlich» verbunden (9). Mit diesen einseitig auf den Unternehmensgründer August Thyssen bezogenen Vorstellungen räumt Simone Derix in ihrer Monografie auf, die als vierter Band der insgesamt zehnbändigen Reihe «Familie – Unternehmen – Öffentlichkeit: Thyssen im 20. Jahrhundert» erschien. Im Zentrum dieser breitangelegten Studie steht das Vermögen der Familie, wobei sich die Autorin auf die Zeit nach der Scheidung des Patrons August von Hedwig Thyssen, das heisst auf die Zeit von 1885 bis in die 1960er-Jahre, konzentriert.

Das Vermögen und dessen Struktur wirkten in vielfältiger Weise auf die sozialen Beziehungen sowie auf die Beziehungen zu Staaten und deren Verwaltung. Vermögen hat für Derix sowohl eine ökonomische wie auch eine soziale und eine politische Dimension. Ausserdem soll der Fokus auf das Vermögen der Thyssens den Kapitalbegriff Bourdieus ausweiten, indem der Vermögensbegriff abzielt «auf jenen blinden Fleck des Materielles und seine Differenzierung einerseits und die damit verbundenen Handlungspotenziale und -zwänge, also die Macht zu wirken, andererseits» (15). Darin sieht die Autorin den entscheidenden Vorteil ihres Untersuchungsfokus gegenüber dem Kapitalbegriff von Bourdieu, der zwar ökonomisches Kapital als die Grundlage seiner Theorie der verschiedenen Kapitalsorten definiert, dieses jedoch in der eigenen Forschung eher stiefmütterlich behandelte. Das Vermögen ermöglichte den Angehörigen der Familie Thyssen, einen ausschweifenden Lebensstil zu führen. Gleichzeitig beschränkte das Vermögen die Handlungsspielräume der Thyssens. So etwa während des Zweiten Weltkrieges, als Vermögenspositionen der Thyssens in alliierten Ländern eingezogen wurden. Daneben war das Vermögen auch Gegenstand diverser rechtlicher

Dispute, von denen die Autorin besonders die diversen Scheidungen der Thyssens eingehend beleuchtet. Das Vermögen der Thyssens in seinem gesamten Umfang auch nur annähernd zu erfassen, stellt eine Unmöglichkeit dar. Derix bezeichnet die Thyssens deshalb als «Ultravermögende», was impliziert, dass das gesamte Vermögen der Familie im Grunde nicht vollständig erfasst werden kann (20).

Nach der umfangreichen, lesenswerten Einleitung folgen fünf ausführliche empirische Kapitel mit einem jeweils unterschiedlichen Untersuchungsfokus. Derix beginnt mit einer ausgezeichneten, detailreichen Beschreibung der Sozialisierungsinstitutionen der Thyssens, wobei sie Unternehmen, Schule, Militär und Kirche als zentral hervorhebt. So erfährt man etwa in diesem Kapitel, dass Stephan Thyssen-Bornemisza, Sohn von Heinrich, gemeinsam mit James Schwarzenbach das Lyceum Alpinum in Zuoz (Graubünden) besuchte (74). Danach folgt in Kapitel 2 eine ausführliche Skizzierung der Lebenswelten der Thyssens. Die Thyssens werden darin als transnationale Familie mit Lebensmittelpunkten in Belgien, den Niederlanden, der Schweiz und in Ungarn beschrieben. In Kapitel 3 wird die in der Einleitung gemachte These, dass das Vermögen stets auch eine soziale Dimension hat, überdeutlich. Dazu untersucht Derix die Scheidungen der Thyssens. Konstant in allen analysierten Fällen ist die Erkenntnis, dass der Konflikt grösstenteils über das Vermögen ausgetragen wird. Derix verdeutlicht in Kapitel 4 den transnationalen Bezugsrahmen des Handelns der Thyssens. Dabei wird deutlich, wie international die Vermögensverflechtungen ab den 1920er-Jahren waren: Anwesen in Argentinien, Kunstsammlung, Villen und Familienstiftungen in der Schweiz, Schlösser in Ungarn und Deutschland etc. Sehr lesenswert ist dabei vor allem der Fokus auf die Akteure dieser Verflech-

tung, die in der Regel nicht Teil des Thyssen-Clans waren und bisher unbeachtet blieben. Schliesslich beleuchtet Derix in Kapitel 5 die Entwicklungen des Vermögens, der Familie und der Mobilität in der Nachkriegszeit. Sie kommt dabei zum Schluss, dass diese Zeit eine Zäsur für die Thyssens darstellte, nicht zuletzt deshalb, weil in dieser Zeit wichtige Beraterpositionen neu besetzt werden mussten.

Im Folgenden sollen nun einige Aspekte besprochen werden, die unmittelbar mit der Schweiz in Zusammenhang stehen. In diversen Abschnitten der Studie legt Derix den Fokus auch auf Akteure ausserhalb der unmittelbaren Familie. Sie erfüllt so das Desiderat der jüngeren Forschung, zunehmend auch Rechts- und Finanzberater, die eigentlichen «Akteure des Vermögens», zu untersuchen. So ganz nebenbei erhält man von Derix einen bisher noch nie gebotenen Einblick in die Tätigkeiten von Robert van Aken, Wirtschaftsanwalt aus Lugano und wichtigster Vertreter von Heinrich Thyssen-Bornemisza in der Schweiz. Van Aken beriet Heinrich bei seinem Umzug in die Villa Favorita am Lago di Lugano, die er dem Schwager des ehemaligen deutschen Kaisers Friedrich Leopold von Preussen abkaufte, und bei den Verhandlungen mit den Behörden über die fällige Steuerlast. Zusammen mit einer Pauschalbesteuerung auf Bundesebene konnte Heinrich mit einer sehr tiefen Steuerlast rechnen. Zudem unterstützte Van Aken die Thyssens bei diversen Rechtsstreitigkeiten im Zusammenhang mit mehreren Scheidungen (301 ff.). Van Aken war Heinrich Thyssen-Bornemiszas rechte Hand während seines Aufenthalts in der Villa Favorita. Seine Bedeutung wird auch daran offenkundig, dass er 1946 zum Testamentsvollstrecker Heinrichs ernannt wird (487).

Heinrichs Bruder Fritz hingegen vertraute in Rechts- und Vermögensfragen in der Schweiz Heinrich Blass, einem Bankier

der Crédit Suisse (CS). Blass wird von Derix als «Metaberater» charakterisiert, der neben den eigentlichen Beratungstätigkeiten auch entschied, wer Fritz in «minderen» Fragen beraten soll (365). Blass spielte eine zentrale Rolle im Prozess der «Internationalisierung des Vermögens» der Thyssens. Er war Präsident des Verwaltungsrates der unverfänglich benannten «Faminta AG». Die 1929 in Glarus gegründete Firma diente – gemäss britischen Recherchen – den Thyssens als «Safe Haven» für ihr Vermögen und um Auslandskredite aufzunehmen. Blass half ebenso dabei mit, die Faminta AG als Schweizer Firma zu «rekonstruieren» und so die Verbindungen zu den Thyssens zu kaschieren. Später war Blass dann der Ideengeber für die Gründung des «Übersee-Trusts» in Liechtenstein, der für die Angehörigen von Fritz Thyssen finanziell sorgen sollte. Derix bewertet Blass' Bedeutung für Fritz Thyssen als derart gross, dass sie dessen Flucht in die Schweiz 1939 gar als gezielte Reise zu seinem bedeutendsten Berater Heinrich Blass ansieht.

Das Buch bietet im ausführlichen Anhang ein umfangreiches Register, bestehend aus Namen, Unternehmen, Institutionen und Orten. So wird das Buch zu einem hilfreichen Nachschlagewerk für Forschende, nicht nur im unmittelbaren Thyssen-Umfeld.

Derix liefert in diesem Buch eine wichtige Analyse des Vermögens der Thyssens mitsamt unterschiedlichsten sozialen, wirtschaftlichen und politischen Implikationen. Das Buch kann, je nach Interesse, auch bloss kapitelweise gelesen werden. Die einzige anzubringende Kritik wäre, dass man sich, besonders als Schweizer Leser, noch mehr Details aus den Korrespondenzen zwischen den Schweizer Beratern und den Thyssens hätte erhoffen können. Nichtsdestoweniger ist das Buch durchwegs lesenswert und glänzt neben

Detailreichtum und differenzierter Analyse auch mit einer klaren und gut verständlichen Sprache.

*Jonas Plüss (Zürich)*

**Jon Stobart, Mark Rothery**  
**Consumption and the Country House**

Oxford, Oxford University Press, 2016, 336 S. £ 72.–

Stobart und Rothery präsentieren mit ihrem Buch die Resultate des 2010 vom Arts and Humanities Research Council geförderten Forschungsprojekts *Consumption and the Country House, c. 1730–1800*, das sich mit Praktiken und Motivationen des Erwerbs und Anordnens von Objekten im Zusammenhang mit Produktion, Erhaltung und Entwicklung des englischen Country House im 18. Jahrhundert befasste. Im Zentrum stehen dabei Fragen der Spezifika aristokratischen Konsums, der Einbettung des individuellen Handlungsvermögens in soziale Strukturen, der Geografie des Konsumverhaltens sowie der Wissens- und Wertesysteme, die bei Kaufbeziehungen zwischen Händler und Klient zu tragen kamen. Um die grosse Bandbreite des Landadels abzudecken, wurde ein Sample aus drei Landhäusern in den Midlands und den darum gruppierten Adelsfamilien zusammengestellt, die sich in Vermögen, Titel, politischem Engagement, Zivilstand und dynastischer Weiterführung unterschieden: Stoneleigh Abbey der Leighs in Warwickshire, Canons Ashby in Northamptonshire von den Drydesns und die Newdigates mit Arbury Hall in Warwickshire.

Die acht Kapitel behandeln fünf Themen: Das erste widmet sich der Anatomie des Konsumverhaltens, wobei Pierre Bourdieus These des Strebens nach sozialer Distinktion und de Vries' Kategorisierungen von *Old* und *New Luxury* nach-

gegangen wird. Über das 18. Jahrhundert verteilten sich die Ausgaben aller untersuchten Haushalte gleich auf die verschiedenen Budgetposten. Im 18. Jahrhundert glich sich das Ausgabemuster der untersuchten Haushalte stark. Höchstwerte bei Auslagen korrelierten dabei mit Veränderungen im Lebenszyklus: Bei Um- und Ausbauten wurde überproportional viel für neue Möbel ausgegeben, während der Verbrauch von Brennstoffen und Wein mit zunehmendem Alter aufgrund abnehmender Mobilität und gesellschaftlicher Interaktionen sank. Während Zucker und Kerzen häufig gekauft wurden, richteten sich die periodischen Lieferungen von Tee und Kaffee weniger nach Bedarf als nach dem Eintreffen der Schiffsladungen. Bei den untersuchten Adelsfamilien stellte sich die Kombination von modischen mit exklusiven Gütern als bezeichnend heraus.

Das zweite Thema, die materielle Kultur des Landsitzes, wird auf das Zusammenspiel neuer und alter Objekte, der sentimentalen Bedeutung von Erbstücken und Sammlungen, sowie das Streben nach Behaglichkeit und Komfort hin untersucht. Obwohl man Modeströmungen folgte, setzte der Bestand das Wertesystem, in das neue Güter eingebettet werden mussten, was wiederum Anreize zur Instandhaltung des Bestehenden schuf. Praktiken des Geniessens fanden die Autoren im vermehrt alltäglichen Verzehr extraeuropäischer Genussmittel wie Tee, Kaffee, Schokolade und Tabak, mit dem eine grosse Menge und Vielfalt an chinesischem, japanischem, aber auch europäischem Porzellangeschirr einherging. Künstliche Beleuchtung wurde wichtiger, was sich im zunehmenden Bedarf an Kerzen, Leuchtern und reflektierenden Stoffen zeigte. Mit der steigenden Gewichtung von Wärme verbreiteten sich auch mobile, mit Holzkohle geheizte Öfen. Weitere Behaglichkeit boten Kissen, Polsterungen und Teppiche. Darin wird die

massgebliche Bedeutung des alltäglichen Bedarfs und Gebrauchs für die materielle Kultur des Landhauses deutlich.

Den dritten Schwerpunkt bilden Konstruktion und Kommunikation aristokratischer, männlicher und weiblicher Identitäten mittels des Konsumverhaltens. Die Autoren lesen Ausgaben für Anwesen, Kutschen und Pferde als Investitionen in die Standesidentität, während Ausgaben für Universitäten, Bücher, Kunst und wissenschaftliche Instrumente auf das Selbstbild des gelehrten Gentlemans hinweisen. Fixpunkt der Männlichkeit war die Rolle als Ehemann und Vater, weswegen Referenzen auf Ehefrauen genauso wenig fehlen durften wie Kinder, die wenn nötig mit Protégés, Paten- oder Adoptivkindern kompensiert wurden. Während sich Geschmacks- und Wissenssysteme männlicher und weiblicher Aristokraten stark überlagerten, standen die Konsummöglichkeiten der Adelsfrauen in grösserer Abhängigkeit zu unterschiedlichen Lebensabschnitten. Als Unverheiratete drehten sich ihre Ausgaben um Kleidung, Ausbildung und Geselligkeit. Mit dem Besitz des Landsitzes kamen Güter zum Erhalt des aristokratischen Standes und zum Unterhalt des Anwesens hinzu. Nach der Heirat nahm ihre Autonomie zwar drastisch ab, doch bewahrten sie sich ein vom Gatten autonomes Handels- und Kreditnetzwerk. In der Analyse von Konsumpraktiken und Selbsttechniken zeigen die Autoren das komplexe Kräfteverhältnis zwischen individueller Handlungsfähigkeit, sozialer Struktur und finanzieller Möglichkeit.

Das vierte Thema, Versorgung und Angebot, wird via Frequenz und Volumen der Austauschbeziehungen angegangen. Der Landadel unterhielt stabile Handelsbeziehungen zu Buch- und Textilhändlern, Schneidern, Hutmachern, Apothekern und Ärzten, wobei Fertigkeiten sowie Angebot die ausschlaggebende Rolle bei der Auswahl spielten. Über persönlichen Kon-

takt und fortlaufende Zahlungen wurde Vertrauen aufgebaut, das danach über Korrespondenz und Intermediäre weiterlief. Bei Alltagsgütern bestand ein regelmässiger Austausch mit unterschiedlichen Anbietern, wobei die Beziehung nicht über die Adligen selber, sondern über Haushälterinnen oder Verwalter lief, die ihre Auswahl nach Qualität, Preis und persönlichen Vorlieben trafen. Während Ehepartner dieselben Händler für jeweils geschlechterspezifische Güter frequentierten, tauschten Geschwister ihr Wissen über Anbieter typisch männlicher und weiblicher Güter aus. Die Kontinuität im Wissen über Qualität, Preis und Mode wurde via Bekannte und Verwandte generationenübergreifend reproduziert, was jedoch nur selten zur Wahl derselben Händler führte. Trotz der grossen Kaufkraft und dem damit einhergehenden Einfluss auf das Angebot konnte der Grossteil der *landed gentry* die Händler Londons nicht umgehen, da sie über keine direkten Beziehungen zu internationalen Warenströmen verfügten. Stobart und Rothery verdeutlichen hier detailreich die Rollen, die verschiedene Akteure beim Konsum spielten.

Bei den räumlichen Dimensionen des Konsumverhaltens, dem fünften Thema, beziehen sich die Autoren auf Henri Lefebvres Unterscheidung zwischen geplantem und gelebtem Raum und beschreiben das Landhaus als Produkt und Produzent aristokratischer Identitäten. Als dafür typisch gelte die Konstellation aus Gütern mit unterschiedlicher sozialer und biografischer Bedeutung. Der Dichotomie öffentlich/privat halten die Autoren Alltagspraktiken entgegen, in denen Qualität und Anordnung der Gegenstände je nach Anwesenden variieren und unterschiedliche Kontexte hervorbringen konnten. Das tonangebende Konsumzentrum des Landadels war London, obwohl die Anbieter auf dem Land eine grosse, vergleichbare

Auswahl boten. Als massgebliche Differenz traten die freizeithlichen Einkaufsbummel und die intensiven, fortlaufenden Beziehungen zu ausgewählten Händlern hervor. Die Autoren zeichnen hier ein faszinierendes Bild der Bewegungen und Modi des Einkaufens im Hinblick auf Geschlecht, Stand und Distanz.

Mit *Consumption and the Country House* liegt eine Studie vor, die grosse Aufmerksamkeit auf die Praktiken des Erwerbs und die Perzeption des Konsums legt. An manchen Stellen lassen detailreiche Schilderungen den Mut zu einer stärkeren Konzeptualisierung vermissen. Insbesondere bei den Verweisen auf Lefebvre und Bourdieu wäre es wünschenswert, wenn die Autoren ihren Begriff der *Identität* in die angesprochenen Konzepte einbetten würden. Überdies werden gerade beim Dienstpersonal Aspekte des Geschlechts und sozialer Position nicht angesprochen, obwohl sie als wichtigste Akteure des alltäglichen Austauschs mit der lokalen Ökonomie identifiziert werden. Das sind aber Details. Überwiegend sind die Aufschlüsse, die dank der Untersuchung räumlicher und zeitlicher Dimensionen der Konsumpraktiken gewonnen werden. Mittels der Geografie und des Rhythmus des Einkaufens schälen die Autoren aus dem vagen Sammelbegriff des Konsums spezifische Wissenssysteme, Finanz- und Organisationspraktiken heraus. Damit machen sie anhand der *landed gentry* den Einfluss struktureller Ungleichheit auf das Konsumverhalten in einem Zeitraum sichtbar, der als Beginn zunehmend egalitären Zugangs zu Gütern verklärt wurde. Stobart und Rothery offerieren somit das methodische Rüstzeug, um die Geschichte des Konsums nicht als Hymne der Modernität, sondern als Analyseinstrument gesellschaftlicher Veränderung und Stabilität geistreich zu erzählen.

John L. Neufeld  
**Selling Power**  
**Economics, Policy, and Electric Utilities Before 1940**

Chicago, London, The University of Chicago Press, 2016, 328 S., 33 Abb., \$ 60.–

Die Elektrifizierung der USA hat durch Thomas Hughes' *Networks of Power* (1983) sowie David Nyes *Electrifying America* (1990) grosse sozial- und kulturgeschichtliche Aufmerksamkeit erhalten. Mittlerweile sind einige Jahre vergangen. Mit John Neufelds 2016 erschienenem Buch *Selling Power. Economics, Policy, and Electric Utilities Before 1940* liegt nun ein aktuelles Werk vor, das die ökonomischen und politischen Aushandlungsprozesse ins Blickfeld rückt, welche die frühen Jahre der Stromversorgung in den USA begleiteten. Das Buch des Ökonomeprofessors der Universität Greensboro richtet die Aufmerksamkeit auf die Gemengelage von Stromversorgungsunternehmen und deren Financiers sowie der Regierungspolitik und staatlichen Institutionen. Damit soll aufgezeigt werden, wie Ökonomie und Politik die Struktur des US-amerikanischen Strommarktes beeinflussten.

Beim Handel mit Strom stellt sich die Grundproblematik, dass dieser nicht als herkömmliche Ware verkauft werden kann, sondern vielmehr ein Service eines Unternehmens darstellt: «The users of electricity can neither store it nor sell it to others. This situation enables price discrimination, where prices are set not according to costs but according to the demand characteristics of the customer.» (6) Aufgrund der stark divergierenden Preise für Strombezug öffnete sich eine Konfliktlinie zwischen privaten und staatlichen Akteuren der Elektrizitätswirtschaft: Während private Investoren ihr finanzielles Risiko mit einer entsprechenden Gewinnmarge ausgleichen wollten, lag das staatliche Interesse auf einer flächendeckenden Elek-

trifizierung, fairen Strompreisen und der Verhinderung einer Monopolbildung. Das starke staatliche Engagement in diesem Wirtschaftszweig, so Neufelds These, stellt für die USA eine Besonderheit dar. Der Aushandlungsprozess zwischen privater Marktwirtschaft und staatlichen Regulierungsbestrebungen dauerte über mehrere Jahrzehnte an. Neufeld deckt in acht Kapiteln die Jahre zwischen 1880 und 1940 ab und behandelt verschiedene Ausformungen dieses Konflikts. Die ersten beiden Kapitel, *Early Commercialization* und *The First Electric Utilities*, widmen sich in knappen Zügen den Ursprüngen der Stromwirtschaft in den USA. Neufeld geht auf die technischen Entwicklungen ein, die eine kommerzielle Anwendung von Strom ermöglichten, und bringt diese in einen Zusammenhang mit den Kosten, die für den Aufbau der Infrastruktur nötig waren. Da anfangs grosse Unsicherheit bezüglich der neuen Energieform herrschte – es war keineswegs sicher, dass sich Elektrizität gegen die herkömmlichen Energieträger Gas und Kohle durchsetzen würde –, war ein finanzielles Investment nötig, das auch aufgrund fehlender Standards Risiken ausgesetzt war. Am Beispiel von Edisons Stromversorgungssystem, das jeweils aus einer Zentralstation, zugehörigem Leitungsbau und Lampen bestand, zeigt Neufeld auf, wie erste Finanzierungsmodelle in den 1880er-Jahren aussahen: Edisons erstes Elektrizitätswerk an der Pearl Street kam nicht ohne Grund in New Yorks Finanzviertel zu stehen. Vom repräsentativen Luxus der neuen Energie profitierten vorerst Banken und Bürogebäude – zugleich mögliche finanzkräftige Investoren. Grosse Unterschiede in den Finanzierungsmodellen, den Besitzverhältnissen, den technischen Systemen und den verschiedenen Grössen früher Kraftwerke führten dazu, dass die Stromwirtschaft um 1900 äusserst heterogen aufgestellt war,

was Konflikte um Marktanteile und Standards letztlich unvermeidlich machte. Im dritten Kapitel *The Adoption of State Commission Rate Regulation* untersucht Neufeld den Einfluss des Staates auf die Entwicklung der Elektrizitätswirtschaft und deren Preispolitik. Die elektrische Versorgung war gemäss Neufeld nie Teil eines freien Marktes. Die staatliche Kontrolle zeigt sich etwa im Umstand, dass sowohl Kraftwerkbauten als auch Übertragungsleitungen oftmals auf Land erstellt wurden, das dem Staat gehörte. Ab den 1910er-Jahren versuchte dieser mehr regulierend in die Preispolitik der Stromanbieter einzugreifen, indem er Obergrenzen für Stromtarife festlegte. Hauptgrund dafür war, dass grosse Unternehmen in einzelnen Regionen eine Monopolstellung erlangt hatten. In der Folge entstanden bis 1915 in fast allen Bundesstaaten regulierende Behörden, welche Preise überwachten und Konzessionen für den Bau von Leitungen erteilten. Ein positiver Effekt der staatlichen Aufsicht war eine erhöhte finanzielle und technische Sicherheit der Elektrizitätsbetriebe. Das Kapitel *Growth and Growing Pains* behandelt die Jahre des Ausbaus der Stromnetze bis Ende der 1930er-Jahre. Infolge des Anstiegs von Haushaltsanschlüssen sanken die Energiepreise. Strom wurde ein immer wichtigeres Alltagsgut, was den Markt für Konsumprodukte beflügelte: Zahlreiche neue Geräte wie Bügeleisen, Staubsauger oder Lockenwickler wurden zum Standard jeder Wohnungsausrüstung, gleichzeitig wurde die Industrie zum Grossabnehmer von Strom. Schwierigkeiten zeigten sich nun in der gesteigerten Nachfrage, die längst nicht gedeckt werden konnte. Dies führte dazu, dass sich mehrere Kraftwerke zu sogenannten Public Utility Holding Companies zusammenschlossen. Kapitel fünf und sechs widmet Neufeld den privaten Holdinggesellschaften. An-

hand zweier Beispiele beschreibt er deren Finanzkraft und Einfluss auf die gesamte Branche. Zum einen geht er auf den Aufstieg der Investmentbank J. P. Morgan Co. ein, zum anderen behandelt er den Chicagoer Geschäftsmann Samuel Insull. Beide Beispiele zeigen auf, wie die neuen Holdings staatliche Regulierungen umgingen und regionale Monopolstellungen erlangten. Dies ermöglichte zwar grosse Stromnetze und sicherte die Nachfrage für viele Leute, andererseits wurden die Grossprojekte heftig von der Wirtschaftskrise 1929 getroffen. 1935 wurde im Rahmen des New Deal der Public Utility Holding Company Act erlassen, welcher die Holdings staatlichen Regulierungsbehörden unterstellte.

Die zwei letzten Kapitel, *Hydroelectricity and the Federal Government* und *Rural Electrification*, beschäftigen sich damit, welchen Einfluss staatliche Grossprojekte auf den Verlauf der Elektrifizierung des ländlichen Amerikas hatte. Mit dem Wilson Dam (eröffnet 1924) und dem Hoover Dam (eröffnet 1935) entstanden zwei staatseigene Kraftwerke, die riesige überregionale Gebiete mit Elektrizität versorgten. Als wichtige staatsnahe Institution galt ab 1933 die Tennessee Valley Authority (TVA), die zwar keiner exekutiven Behörde angegliedert war, aber finanziell durch die Kreditwürdigkeit der Vereinigten Staaten gestützt wurde. Die TVA wurde zu einer mächtigen Akteurin der Stromwirtschaft. Mit Strompreisen, die deutlich unter dem Preisniveau privater Stromversorger lagen, erreichte sie eine allgemeine Tarifsenkung. Zudem wurde Wasserkraft zu einer der wichtigsten Energiequellen für Elektrizität, deren Höhepunkt 1945 bei 36 % am Gesamtvolumen der Stromproduktion lag. Nicht nur wegen des grossen Anteils wurde Wasserkraft für die amerikanische Energiewirtschaft bedeutend, sondern auch aufgrund der Hoheit des Staates über die Gewässer. Das

staatliche Engagement förderte zudem die rurale Elektrifizierung, die von privaten Kraftwerkbetreibern bisher vernachlässigt wurde. Indem der Staat als Akteur auf dem Strommarkt auftrat, wurde die Elektrifizierung zu einer Staatsaufgabe, was auch die Stromversorgung weit abgelegener Gegenden beinhaltete.

Die Rolle des Staates in der amerikanischen Elektrizitätswirtschaft war laut Neufeld bedeutend, da dieser als regulierender Akteur auftrat und die Stromversorgung wesentlich mitprägte – dies im grossen Unterschied zu anderen Wirtschaftsbranchen, etwa dem Handelswesen oder der Automobilindustrie. Die Entwicklungen sind aber historisch kontingent, Wirtschaftskrise und Grosse Depression trugen das Ihre dazu bei, dass der Staat als Akteur wichtiger wurde. Mit *Selling Power* ist John Neufeld eine lesenswerte Analyse der frühen Stromversorgung in den USA gelungen. Insbesondere die Gegenüberstellung von privaten und staatlichen Akteuren in diesem Wirtschaftszweig wird anschaulich und überzeugend dargestellt. Das Buch wird dort jeweils besonders relevant, wo die Gemengelage unterschiedlicher Interessen herausgearbeitet wird. Zwei Kritikpunkte sind letztlich anzumerken: Zwar nennt Neufeld die Positionen der verschiedenen Akteure, diese selbst bleiben aber oft etwas farblos. Und nicht ganz schlüssig resultiert schliesslich der Titel, *Selling Power*, aufgrund dessen man vom Buch erwartet hätte, dass mehr noch die Konsumierenden als Handelnde betrachtet werden, indem sie Energie kaufen und konsumieren. Diese Seite der Stromwirtschaft bleibt leider in Neufelds Darstellung unterbelichtet, die Konsumierenden bleiben lediglich Spielball der grossen Gegenspieler Privatwirtschaft und Staat.

*Jonas Schädler (Zürich)*

## Allgemeine Buchbesprechungen

### Comptes rendus généraux

Rebekka von Mallinckrodt, Angela Schattner (dir.)

#### **Sports and Physical Exercise in Early Modern Culture**

#### **New Perspectives on the History of Sports and Motion**

London, New York, Routledge, 2016, \$ 252.–

Les sports et les activités physiques, avant 1800, ont souvent été cantonnés à une sorte de préhistoire du sport moderne définissant ce dernier, par un raisonnement souvent circulaire, comme radicalement différent (Guttman). L'ouvrage, qui rassemble 12 articles d'universitaires majoritairement allemands ou germanophones, mais qui ont fait le choix d'écrire en anglais, contribue, dans la lignée de Krüger ou de McClelland, à la promotion d'une vision alternative de ces activités physiques. L'introduction des deux directrices de l'ouvrage présente clairement les enjeux historiographiques de cette contribution à l'histoire du sport prémoderne. Sans chercher à donner une définition polémique du sport, les articles rassemblés dans l'ouvrage traitent de formes compétitives ou non, mais considérées comme des activités physiques volontaires. Les contributions embrassent l'ensemble de la période moderne – de la Renaissance aux sociabilités des Lumières et un peu au-delà – incitant à surmonter les ruptures historiographiques classiques, notamment la thèse d'un déclin au XVII<sup>e</sup> siècle. Enfin, les auteures ne se contentent pas d'examiner les discours promouvant ou réglementant le sport, mais retracent les pratiques sportives des différentes classes sociales.

Plusieurs concepts, essentiels dans les débats sur la modernisation des sports,

se dévoilent au cours des contributions. Les jeux de balle sont présentés par W. Behringer comme un cas emblématique de «sportification» avec la diffusion internationale de jeux populaires récupérés par l'aristocratie et transcendant les barrières confessionnelles, notamment entre Italie et Saint-Empire. Selon S. Gunn et T. Gromelski, les enquêtes judiciaires à l'occasion d'accidents mortels permettent de dépasser les faiblesses d'une histoire de la réglementation pour aborder les configurations pratiques d'une large palette d'activités. La lecture rappelle les lettres de rémission françaises et les suppliques de la Pénitencerie, mais la bibliographie reste centrée sur l'Angleterre du XVI<sup>e</sup> siècle. A. Schattner amplifie les contributions précédentes à travers une esquisse, appuyée sur la sociologie de l'espace (M. Löw) et l'historiographie récente germanophone des lieux de sociabilité, de la localisation des activités sportives aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles en Angleterre.

La deuxième partie s'attelle à la commercialisation et à la professionnalisation du sport. C. Jaser présente la topographie et le contexte socioculturel de la mode du jeu de paume à Paris. La densité des jeux de paume en ville et l'activité économique et immobilière sont la marque de la diffusion du jeu dans l'ensemble des couches sociales. B. Litherland examine la culture promotionnelle des sports de combat à Londres, exposant que la production des affiches et le système de défis correspondent à une gestion des événements sportifs par les pugilistes eux-mêmes, contribuant à leur célébrité. D. Day enfin montre que le développement du métier

d'entraîneur (ici dans le cadre des sports de combat anglais) va de pair avec l'identification de profils sportifs et de tactiques de combat, contribuant à distinguer le sportif entraîné du novice.

La troisième partie examine les discours sur la santé et les risques physiques. L'approche thématique permet de développer dans les trois articles les discours hygiénistes et leur prise en compte selon les genres et les classes sociales. A. Arcangeli analyse le discours sur les risques et la nécessité de l'exercice physique féminin dans l'Italie de la Renaissance, même si les femmes ne se conforment pas forcément au canon théorique. S. Cavallo et T. Storey retracent les pratiques sportives de la noblesse italienne et montrent un déclin progressif des exercices risqués (équitation et chasse) au cours du XVII<sup>e</sup> siècle. Après avoir mentionné quelques discours normatifs du XVIII<sup>e</sup> siècle allemand, M. Dinges rappelle que les témoignages autobiographiques postérieurs montrent que les activités sportives, pratiquées par toutes les couches sociales, sont plutôt évoquées dans les années de jeunesse et d'adolescence.

L'ultime partie interroge les enjeux de l'identité et du statut à travers le sport. B. A. Tlusty développe sa thèse d'une «éthique martiale» civique au XVI<sup>e</sup> siècle dans le Saint-Empire, bientôt dépassée par la militarisation de la société, à travers le tir à l'arbalète et à l'arquebuse, mais aussi l'escrime. R. von Mallinckrodt examine les traités de natation français, mettant en avant les pratiques anciennes, mais aussi un discours vulgarisateur caractéristique de la production massive des Lumières. Enfin, l'article de M. Wert sur l'escrime japonaise constitue une nouvelle pierre dans le jardin de l'historiographie guttmannienne considérant le sport comme moderne et occidental. Wert montre que les changements sociaux du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle se caractérisent par l'institu-

tionnalisation des arts martiaux, motivant à la fois les guerriers et les élites rurales. Sans chercher à démontrer brutalement un primat britannique, le volume présente en tout cas une densité documentaire et une palette d'activités diverses outre-Manche qui incite à approfondir les autres espaces: sont-ils en marge de la naissance des sports modernes, ou suivent-ils un développement parallèle insuffisamment recherché? De ce fait, si certaines contributions évoquent des transferts culturels entre nations, une histoire transnationale marquée également par des comparaisons à l'échelle régionale reste encore à l'état d'ébauche. Dans le même registre de regrets, mentionnons – mais peut-on reprocher aux auteures les manques que l'on retrouve ailleurs? – l'absence d'études sur le monde ibérique ou américain. Cet ancrage historien et germano-britannique explique néanmoins que plusieurs références francophones (Mehl, Vigarello ou Vaucelle) ne soient évoquées qu'en passant, voire ignorées. On regrettera également que l'originalité du fait urbain n'ait pas été assez discutée. Enfin, certaines activités mentionnées auraient mérité à elles seules de larges développements. On pourra en particulier citer toutes celles mettant à contribution les animaux comme victimes d'une activité sportive et spectaculaire, ou encore comme instrument dans le cadre de la chasse ou de l'équitation. Quoiqu'il en soit, l'ouvrage est extrêmement recommandable, non seulement pour approfondir notre connaissance de l'histoire moderne, mais également pour appuyer les renouvellements axiomatiques de l'histoire du sport.

*Jean-Dominique Delle Luche (Toulouse)*

Christian Hesse, Regula Schmid  
und Roland Gerber (Hg.)  
**Eroberung und Inbesitznahme**  
Die Eroberung des Aargaus 1415  
im europäischen Vergleich

Ostfildern, Jan Thorbecke Verlag, 2017, 320 S., € 45.–

Neben den Jubiläen Morgarten 1315 und Marignano 1515 oder auch dem für die Geschichte der Schweiz wichtigen Datum des Wiener Kongresses von 1815 stellt die eidgenössische Eroberung des Aargaus im Jahre 1415 im populären Geschichtsbewusstsein wohl das mit Abstand am wenigsten bekannte Jubiläum des «Superjubiläumsjahrs» 2015 dar. Der von Christian Hesse, Regula Schmid und Roland Gerber herausgegebene Sammelband thematisiert die wichtige, wenn nicht sogar zentrale Rolle dieses Ereignisses für die protostaatliche Ausbildung der Eidgenossenschaft im Laufe des 15. Jahrhunderts. Durch den gemeinsamen Besitz und die Verwaltung dieses ehemaligen habsburgischen Raumes fand das stark disparate Bündnissystem der verschiedenen eidgenössischen Bündnisorte zu einem festeren Zusammenhalt. Dieser Verbund mündete schliesslich in das zwar immer noch sehr unterschiedlich verfasste, aber dennoch sehr viel stärker als Einheit gegen aussen und gegen innen wahrgenommene «Corpus Helveticum» der Frühen Neuzeit. Zu begrüssen ist vor allem der Anspruch des Buches, die eidgenössische Eroberung des Aargaus von 1415 in einer vergleichenden Perspektive zu betrachten und dabei ähnliche Vorgänge aus dem europäischen Raum heranzuziehen. Die insgesamt siebzehn Beiträge fassen auf einer Tagung, welche vom 18. bis 20. Juni 2015 an der Universität Bern stattfand. Der einleitende Beitrag von Christian Hesse stellt die inhaltliche Konzeption und thematische Gliederung des Buches vor, wobei «Eroberung und Besetzung», «Herrschaft und Verwaltung» sowie «Legitimation

und Nachleben» als übergeordnete Themenbereiche für die Gliederung der Beiträge dienen. Das «Jubiläum» der Eroberung des Aargaus 1415 bildet dabei den Anlass, um «aus europäischer Perspektive Vorgänge der Eroberung, Beherrschung und Verwaltung sowie deren nachträgliche Rechtfertigung und historiographische Aufbereitung» (hinterer Klappentext) darzustellen. In diesem Sinne beschäftigen sich einige der Beiträge auch mit den Auseinandersetzungen zwischen Frankreich und England im Hundertjährigen Krieg (Beiträge von Anne Curry, Rémy Ambühl, Jean-Marie Moeglin) oder mit den Kämpfen zwischen den einzelnen Stadtstaaten auf der italienischen Halbinsel (Giorgio Chittolini, Michael Knapton). Leider ist diese konzeptionelle Gliederung des Buches im Inhaltsverzeichnis nicht ausgewiesen.

Peter Niederhäuser behandelt das problematische Verhältnis zwischen Herzog Friedrich IV. von Österreich und dem Reichsoberhaupt König Sigismund aus der Perspektive des gespannten persönlichen Verhältnisses zwischen den beiden Kontrahenten. Zwar verlor Habsburg die Herrschaft über den Aargau in dem durch Sigismund erklärten Reichskrieg, dennoch konnte er seine Herrschaft in Tirol mit dem Ausbau Innsbrucks zu einer «hauptstadtähnlichen Metropole» konstituieren und auf eine feste herrschaftliche Basis bringen. Roland Gerber behandelt die seit dem 14. Jahrhundert immer aktiver werdende Umland- und Territorialpolitik der Stadt Bern, die im weiteren Verlauf des Spätmittelalters dazu führte, dass die Aarestadt zum «grössten Stadtstaat» nördlich der Alpen wurde. Bern setzte dabei – gegenüber seinen verbündeten Eidgenossen – in durchaus eigennütziger Weise eigene territorialpolitische Interessen durch, um im habsburgischen Aargau Fuss zu fassen. Paolo Ostinelli beschreibt die Expansionspolitik der eidgenössischen Orte

Uri, Obwalden und Luzern im Gebiet südlich der Alpen im frühen 15. Jahrhundert, die in starkem Masse ökonomisch motiviert war, um den Export von Grossvieh auf die lombardischen Märkte zu sichern. Das Aufeinandertreffen zweier Rechtskulturen stellte innerhalb der Verwaltung der eroberten Gebiete eine spezielle Problematik dar, wobei die eidgenössischen «Herren» sich weitgehend auf die bestehenden kommunalen Verwaltungsstrukturen abstützten und zumindest mit einem Teil der lokalen Eliten zusammenarbeiteten. Giorgio Chittolini bringt die Territorialpolitik der Städte Mailand und Florenz in der Zeit des 14. und 15. Jahrhunderts zur Darstellung und zeigt die weitgehend konservative Politik dieser Stadtstaaten in der Verwaltung ihrer Territorien auf. Anne Curry behandelt in ihrem Beitrag die Politik des englischen Königs Heinrich V. im Gefolge seines Sieges in der Schlacht bei Agincourt 1415 gegen Frankreich und dessen Massnahmen zur Beherrschung der Normandie. In seinem Beitrag über die Eroberung der französischen Stadt Meaux 1422 durch englische Truppen schildert Rémy Ambühl die blutigen Repressalien gegen die kapitulierende Stadt. Martina Stercken rückt die prekären Herrschaftsverhältnisse in den habsburgischen Vorlanden im Vorfeld der Ereignisse von 1415 in den Fokus ihrer Betrachtungen. Geprägt waren diese nach der Schlacht bei Sempach 1386 und den nachfolgenden Entwicklungen zunehmend fragil gewordenen Herrschaftsverhältnisse einerseits durch die Bindung der verschiedenen kleinen mit Habsburg verbundenen Akteure (Landstädte, Adel) mit dem Herzogshaus und andererseits durch die zu einem Machtfaktor in der Region aufgestiegenen eidgenössischen Orte. Das Lavieren zwischen diesen beiden Herrschaftsträgern zur Sicherung des Landfriedens innerhalb dieser Gebiete bestimmte das Handeln solcher «kleinen» Akteure. Die Durchsetzung der eidgenös-

sischen Herrschaft im Aargau nach der Eroberung 1415 ist das Thema des Beitrags von Bruno Meier. Er behandelt das unterschiedliche Agieren einzelner in dieser Region ansässigen Adelsherrschaften (von Mülinen, von Hallwyl, Gessler, Baldegger), städtischer Kommunen (Baden), klösterlicher Gemeinschaften (Benediktinerabtei Muri) und der bischöflich-konstanzer Ämter am Hochrhein (Klingnau, Kaiserstuhl) im Verhältnis zur neuen politischen Situation beziehungsweise zu den eidgenössischen «Herren». Barbara Studer Immenhauser beschäftigt sich in ihrem Beitrag mit der nur sehr zögerlichen herrschaftlichen Durchdringung der Stadt Bern im sogenannten Berner Aargau, während Anne-Marie Dubler die gemeinschaftliche Verwaltung durch die einzelnen eidgenössischen Orte der Gemeinen Herrschaften im Aargau einer genaueren Betrachtung unterzieht. Michael Knapton behandelt die Territorial- und Herrschaftspolitik Venedigs in seiner «Terraferma» im 15. und zu Beginn des 16. Jahrhunderts, wobei er dies ausdrücklich aus der Perspektive eines Vergleichs mit den eidgenössischen Verhältnissen im Aargau macht. Claudius Sieber-Lehmann arbeitet in seinem Beitrag die Zeit der «Aussöhnung» zwischen Habsburg und den eidgenössischen Orten heraus, welche mit der sogenannten «Ewigen Richtung» von 1474 ihren Anfang nahm und mit der «Erbeinung» von 1511 einen gewissen Abschluss fand. Der Beitrag von Carmen Tellenbach behandelt das Thema des durch die Eidgenossen erbeuteten Habsburger Archivs auf dem Stein zu Baden im Jahre 1415. Die langjährige Auseinandersetzung zwischen Habsburg und den Eidgenossen um das Archivgut zeigt die wichtige Bedeutung dieses «Gedächtnisspeichers» für Habsburgs Politik. Das historiografische Nachleben der «Eroberung und Inbesitznahme» wird in den beiden Aufsätzen von Regula Schmid und Jean-Marie Moeglin themati-

siert. Sowohl die eidgenössische Eroberung des habsburgischen Aargau 1415 wie auch die Kämpfe zwischen den Monarchien England und Frankreich um die englischen Ansprüche auf die französische Krone und französische Territorien spielten eine wichtige Rolle in der schweizerischen wie der französischen Geschichtsschreibung, vor allem auch im Hinblick der Ausbildung einer nationalen Identität. In einem «Summary and Perspectives» fasst Tom Scott die verschiedenen Beiträge in kritischer Weise zusammen und bietet einen vergleichenden Ausblick auf den europäischen Raum im Hinblick auf die Thematik der «Eroberung und Inbesitznahme» von Territorien. Störend wirken bei der Lektüre der Beiträge einzelne Ungenauigkeiten: So starb die Stadtgründerdynastie der Zähringer nicht 1250 aus, sondern bereits im Jahre 1218 (168). Auch sollte man den Begriff «Revolutionen» nicht als Synonym für lokale wie regionale «Unruhen» oder «Aufstände» in der vormodernen Gesellschaft verwenden (174). Ebenso war die Alte Eidgenossenschaft im Jahre 1788 noch nicht durch Napoleon unmittelbar bedroht gewesen (damals noch ein «kleiner» Artillerieoffizier in der französischen Provinz), geschweige denn, dass damals eine Französische Revolution im Jahre 1789 vorausgeahnt werden konnte (262). Ein Register der Personen und Orte schliesst das mit verschiedenen Abbildungen, Grafiken und Karten aufgelockerte Buch ab. Zumindest bei einzelnen Karten wäre eine grössere Auflösung wünschenswert gewesen (61). Trotzdem ist das Buch eine gelungene Darstellung zum Thema «Eroberung und Inbesitznahme», das insbesondere im Hinblick auf die herrschaftliche Durchdringung von Territorien durch kommunale wie auch monarchische Herrschaftsträger in vergleichender Perspektive mannigfache Erkenntnisse bringt.

Oliver Landolt (Schwyz)

### Serge Gruzinski **L'histoire, pour quoi faire?**

Paris, Fayard, 2015, 192 p., € 18.–

L'auteur de *La pensée métisse* et des *Quatre parties du monde* a publié en 2015 une étude fort stimulante sur les fonctions de l'histoire, qui se présente plus précisément sous les traits d'un plaidoyer pour une histoire connectée. Critique comme tant d'autres face au comparatisme, Gruzinski pointe également le lien entre la construction des États nationaux et l'histoire, et l'ensemble des actrices et des acteurs qui s'employèrent dès le XIX<sup>e</sup> siècle «à mettre dans la tête des populations des récits qui interprétaient l'Histoire comme une marche forcée vers la nation» (15).

L'auteur, qui nourrit très avantagement ses écritures au prisme de ses propres expériences décentrées, puisque au-delà de sa fonction à l'EHESS, il fut également professeur à l'Université de Princeton ainsi qu'à l'Université fédérale de Pará à Belém, déplore que l'histoire, façonnée sur les contreforts européens, semble aujourd'hui incapable ou rétive à l'idée de passer à l'échelle continentale (16). Pourtant, il s'avère urgent de penser à l'échelle du globe, ne serait-ce que parce que l'histoire-monde se trouve actuellement sous influence (55) et que des effets substantiels de domination s'exercent sur l'écriture des passés. Dans ce sens, l'historien doit faire face à une concurrence ainsi qu'à une mondialisation des passés.

L'intérêt du travail de Gruzinski réside dans l'élaboration d'une histoire connectée pragmatique, débutée dans les années 1980, au sein de laquelle les processus de métissages et d'hybridations ont pris une place déterminante. Au péril d'une histoire globale proposant des fresques totalisantes, Gruzinski répond que cette histoire part toujours et nécessairement du local, pour voir avec quoi il se connecte. En d'autres termes, pour entrer en histoire

globale, il faut nécessairement passer par la porte du local (112).

Dans cet essai composé de huit chapitres, d'un avant-propos et d'un épilogue, cet ancien élève de l'École nationale des chartes ancre sa réflexion dans le présent, ou dans les mondes contemporains à partir desquels on peut remonter le temps. Il fait sien la formule de Touraine (2006): «Nous vivons dans un présent presque illimité qui absorbe une grande partie du passé et de l'avenir et rejette ce qu'il ne peut incorporer» (17–18). Dès lors s'essaie-t-il à «piéger le présent» dans une série de *case studies* (chapitres 1–4 et 6–8) à lire et relire. On retiendra par exemple l'analyse de la photographie de Kader Attia qui représente des enfants en train de jouer au football sous l'arc de Tazoult en Algérie, et dont Gruzinski reconstruit l'histoire plurielle en convoquant l'ensemble des contextes géographiques et en mêlant les disciplines savantes (18–24). Il montre ensuite, au travers d'une série d'exemples pertinents, que la mondialisation ibérique – comme les autres mondialisations – ne s'élabore nullement en vase clos, mais mobilisent des technologies lointaines et des réseaux intercontinentaux. Il pointe aussi à plusieurs reprises le fait que l'histoire globale ou connectée relève d'une «occasion de saisir comment sont ressentis sur place et par chacun les effets de la dilatation des mondes» (164).

Ces études de cas s'articulent autour du cinquième chapitre intitulé *À monde globalisé, histoire globale?*, partie théorique dans laquelle Gruzinski explique sa conception de l'histoire connectée. Celle-ci n'a évidemment rien à voir avec la vieille histoire des civilisations et doit éviter plus encore de ressembler à un «patchwork d'essais et de signatures réunis sous le prétexte de couvrir un siècle et de parcourir le globe» (95). En passant, on pourrait se demander si cette dernière

remarque s'adresse au collectif dirigé par Patrick Boucheron et à son *Histoire mondiale de la France* (2017), ou à Pierre Singaravélou et Sylvain Venayre qui ont dirigé la même année une autre grande entreprise avec leur *Histoire du monde au XIX<sup>e</sup> siècle?* Dans tous les cas, pour Gruzinski, «privilégier une histoire globale, c'est se focaliser sur les liens que les sociétés nouent entre elles, sur les articulations et les ensembles qu'elles constituent, mais aussi sur la manière dont ces agencements humains, économiques, sociaux, religieux ou politiques homogénéisent le globe ou résistent au mouvement» (96). C'est surtout une réflexion profonde sur la manière d'«enseigner un passé partagé» aux étudiantes et aux étudiants du monde, que Gruzinski propose de résoudre par une méthodologie triple.

En premier lieu, il s'agit de décloisonner les murs des historiennes et des historiens, embourbés dans les héritages propres à leur discipline ou plus encore obnubilés par des «enclos bien gardés» (98). Dans ce sens est-il nécessaire d'accepter le récit historique des autres – et par là même des ancrages multiples – afin d'abandonner l'idée d'une toute-puissance de l'histoire européenne perçue comme mètre-étalon du globe. Puis, dans un deuxième temps, il faut recadrer ces passés pour perdre en eurocentrisme et prendre en compte une pluralité de scénarios, de partenaires, d'actrices et d'acteurs. Le dernier geste consiste à reconnecter «des passés que la tradition universitaire tient à l'écart l'un de l'autre» (106) pour tenter de produire une «histoire de bout en bout polyphonique» (109).

Dans cet essai aussi riche que complexe, foisonnant de pistes de travail et de réflexion pour les travaux à venir, on retrouve la lucidité remarquable de Gruzinski qui confirme les avantages d'interroger toutes formes de sources – de l'opéra à la photographie, en passant par

le théâtre de Pina Bausch, les cérémonies de Jeux olympiques et les séries télé comme *Game of Thrones* – dans le but de mieux saisir les chocs et les mécanismes par lesquels nos mondes se sont mêlés mais aussi afin de se défaire d'un «académisme routinier» (187).

*Alexandre Fontaine (Wien)*

**Dorothe Zimmermann**  
**Antikommunisten als Staatsschützer**  
**Der Schweizerische Vaterländische**  
**Verband, 1930–1948**

Zurich, Chronos, 2019, 504 p., Fr. 58.–

Avant d'être érigé en quasi-doctrine officielle pendant la guerre froide, l'anticommunisme constituait déjà un code culturel, une convention si largement partagée qu'elle a encouragé des pratiques illégales au nom de la protection de l'État. Parmi ces pratiques figurait la collaboration des autorités avec des organisations privées, dont la *Schweizerischer Vaterländischer Verband* (Fédération patriotique suisse, ci-après FPS) apparaît comme le fer de lance. Le livre de Dorothe Zimmermann, issu d'une thèse de doctorat, en retrace l'évolution avec autant de soucis du détail que de la synthèse.

Créée en réaction à la grève générale de 1918, la faïtière des gardes civiques suisses s'est consacrée pendant trente ans à la lutte contre la subversion communiste, la social-démocratie et l'*Überfremdung*. Au plus fort de son expansion dans les années 1920, elle a compté jusqu'à 15 000 membres, avec des sections dominantes en Argovie, à Bâle, Zurich et Saint-Gall. Dans la première décennie de son existence, sujet d'une autre la thèse – encore non publiée – d'Andreas Thürer, elle revêt un caractère paramilitaire et prétend assurer le fonctionnement des services en cas de

troubles sociaux. La deuxième période, sur laquelle se concentre Dorothe Zimmermann, s'étend des années 1930 à la dissolution de la FPS en 1948. La césure de 1930 correspond à un changement de cap de la FPS (abandon de ses oripeaux de milice, concentration sur le «renseignement») et au développement marqué de la protection de l'État. Dès cette période, la FPS a systématisé sa collaboration avec le Ministère public et les polices cantonales. Au lieu de les freiner, la création d'une police fédérale et d'un arsenal de lois «anti-subversives» dans les années 1930 s'est accompagnée d'une intensification de ces échanges. En vertu d'un accord tacite avec les autorités qui la considéraient comme un complément nécessaire à leur travail, la FPS a exercé une influence que l'historienne qualifie de massive jusqu'à la guerre. Après avoir esquivé de justesse la tentation frontiste qui séduisait certains de ses dirigeants, une série de faux pas la conduiront à sa perte: l'interpellation de son premier président, Eugen Bircher, en faveur d'une politique plus restrictive à l'égard des réfugiés juifs en 1944 suivie, en 1947, d'un scandale de corruption de la police zurichoise impliquant le dernier président de la FPS, Otto Heusser.

Abordant son objet sous l'angle d'une histoire culturelle du politique, attentive à la manière dont pouvoir et sens sont produits dans le processus de communication (Foucault), l'auteure déploie ses résultats en cinq chapitres thématiques bien articulés. Consacré aux membres et aux réseaux de 1919 à 1948, le premier rappelle que la constitution de tels mouvements de défense paramilitaires n'était pas propre à la Suisse. En dépit d'une vocation essentiellement nationale, la FPS a noué très tôt des contacts avec des consœurs dans les pays voisins. Cet ancrage international contraste avec les difficultés de la Fédération à s'implanter véritablement en Suisse romande, où les associations

patriotiques se multipliaient. Cofondateur de la FPS aux côtés d'Eugen Bircher, l'avocat genevois Théodore Aubert en a été un temps le secrétaire romand, avant d'être exclu du comité. Des conflits de compétence et une concurrence auprès des bailleurs de fonds ont empoisonné les relations entre la FPS et l'Entente internationale anticommuniste qu'il a créée en 1924. Basée à Genève, la «Ligue Aubert» était mieux établie en Romandie et dans les cercles diplomatiques, tandis que la FPS jouissait d'une assise solide dans l'Armée. Toutes deux pouvaient se targuer d'un fort ancrage au sein des partis bourgeois (en particulier le Parti libéral), des milieux économiques et du gouvernement. L'inimitié n'a empêché ni les doubles affiliations ni un rapprochement pendant la guerre sous la bannière d'une «Action de résistance antirévolutionnaire». Dorothe Zimmermann estime que l'Entente était moins «importante» au regard de ses effectifs plus modestes et de ses relations perçues comme moins privilégiées avec les autorités – une appréciation sujette à caution. Sans dénier à la FPS le quasi-monopole de la délation, il faut rappeler que leurs champs d'action ne se recouvrent pas totalement (lorsqu'elle faisait campagne pour la Lex Häberlin II sur l'ordre public, l'EIA s'efforçait de prévenir l'admission de l'URSS à la SDN) et que l'Entente fonctionnait avec un budget environ deux fois supérieur à celui de la FPS.

Dans le chapitre sur les dénonciateurs et dans celui sur les experts et les lobbyistes de la FPS, Zimmermann s'emploie à mesurer la part concrète des organisations privées dans l'exercice du pouvoir. À la différence des études aux conclusions plus timides qui ont précédé, elle aborde de front cette question absolument centrale, grâce à un corpus impressionnant et maîtrisé de sources et de références. Conjuguées à d'autres forces, les initiatives de

la FPS ont été suivies d'effets: déclenchement d'enquêtes de police sur la base de ses «Meldungen», contributions de ses «experts» à l'élaboration de lois (exclusion des communistes de l'administration fédérale en 1932, interdiction du Parti communiste en 1940), voire à la création d'une police fédérale. Cette dernière aboutit en 1935, au terme d'un processus ponctué d'échecs, notamment le rejet de la Lex Häberlin II par le peuple en 1934. Plus court, l'intéressant chapitre «Erinnerungspolitik» évoque la façon dont la Fédération a usé (et abusé) du récit bourgeois de la Grève générale de 1918 pour justifier son action. La désaffection du Conseil fédéral à son égard tient non seulement au caractère inopportun de son antisémitisme en 1944, mais encore à son incapacité de s'extraire de son schéma explicatif originel. Dans le nouveau contexte marqué par l'intégration des sociaux-démocrates au gouvernement et la concurrence entre l'Est et l'Ouest, elle n'a pas su adapter son discours et ses cibles pour empoigner, par exemple, la question des réformes sociales. L'auteure insiste également sur l'hétérogénéité de la FPS; quoique minoritaires, certains membres se sont aussi lassés de l'évocation obsessionnelle du spectre de 1918.

Le chapitre conclusif présente une synthèse chronologique bienvenue de l'évolution de la FPS jusqu'à sa disparition contrainte en 1948. Les autorités évacuent leur mauvaise conscience sans renier leurs choix. Fâcheux *timing* pour la Fédération qui aurait pu bénéficier de l'effet du coup de Prague pour rebondir. D'autres acteurs ont rapidement comblé l'espace. Notamment le Centre d'information de Marc-Edmond Chantre et Albert Münst, stipendié par la même *Wirtschaftsförderung* (ancêtre d'Economiesuisse) qui a contribué à la chute de la FPS en lui coupant les vivres. La riche conclusion sur les continuités et les ruptures d'après-guerre

aboutit à l'affaire Cincera qui a secoué le pays au milieu des années 1970. C'est seulement à la suite de cette polémique que le Conseil fédéral a défini la protection de l'État comme une compétence exclusive de ce dernier. Ainsi que le prouve le scandale des fiches en 1990, le recours aux informations douteuses et l'absence de contrôle démocratique ont encore eu de beaux jours devant eux.

*Stéphanie Roulin (Fribourg)*

**Francesca Falk  
Gender Innovation and Migration  
in Switzerland**

London, Palgrave Macmillan, 2019, 96 S., open access / \$ 31.–

Wo und wann bleibt Migration diskret hinter den Kulissen verborgen und wann wird sie auf der öffentlichen Bühne, sei es in der Rolle des Bösewichts oder des Opfers, unermüdlich als Hauptfigur inszeniert? Gegen die Einseitigkeiten, Lücken und Mythen, die das Repertoire der gesellschaftlichen Wahrnehmung und Darstellung von Migration prägen, legt Francesca Falks «Gender Innovation and Migration» den Akzent darauf, wie sich die Geschlechterverhältnisse in der Schweiz dank Migration emanzipatorisch veränderten. Auf die Geschlechterverhältnisse konzentriert sich Falk, weil Migration heute besonders oft als Hemmnis oder Gefahr für die Gleichberechtigung dargestellt wird. Dennoch ist dieser Fokus insofern «nur» exemplarisch, weil Falk gleichzeitig fordert, die Historiografie an sich zu «migrantisieren» (18). Deswegen geht ihr Beitrag zur laufenden Debatte, wie Migration in die historische Forschung einzubeziehen und in ihr zu behandeln sei, darüber hinaus, die bestehende Migrationsgeschichte programmatisch zu erneuern.

Die Geschichtsschreibung zu migrantisieren heisse, «auf alles anders zu blicken», wie es Falk kürzlich in einem Debattenbeitrag in der *Schweizerischen Zeitschrift für Geschichte* weiter ausgeführt hat; das bedeutet, Migration auch dann und dort mitzudenken oder zu suchen, wo diese nicht auf Anhieb ins Auge sticht. Falk argumentiert überzeugend, dass die geforderte Migrantisierung der Geschichte nicht darin bestehen kann, sich an einer Reihe mehr oder weniger naheliegender Themen und Phänomene abzuarbeiten, sondern darin liegt, eine Perspektive zu entwickeln, die sowohl einzelne Gegenstände als auch grössere historische Zusammenhänge auf die konstitutive Dimension von Migration hin befragbar macht. Dabei ist es der Autorin wichtig, Migration nicht zu glorifizieren und statt Problemen einzig Potenziale zu sehen. Nicht Migration an sich sei gut oder schlecht, sondern die Bedingungen, unter denen sie stattfindet. Letztere seien gemacht und nicht einfach gegeben, betont Falk. Wie die politischen, ökonomischen und sozialen Bedingungen, unter denen Menschen migrieren, ausgestaltet seien, hänge auch davon ab, wie Migration in Geschichte und Gegenwart wahrgenommen werde. Geschichte durch die «Linse der Migration» (87) zu betrachten, formuliert die Autorin den Anspruch ihres Ansatzes, bereichere nicht nur etablierte Wissensbestände mit neuen Einsichten, sondern verändere den Blickwinkel, aus dem heraus wir uns unsere Vergangenheit und Gegenwart erzählen, und erlaube es, auch andere Vorstellungen von der Zukunft zu entwerfen.

In ihrem Buch verbindet Falk die geschilderten konzeptionellen Überlegungen mit einer (um auf das eingangs herangezogene Bild des Theaters zurückzukommen) Vorschau auf Stoffe, die ins Programm der neuen Spielzeit gehören. In diesem Sinn nimmt sich die Autorin im empi-

rischen Teil des Buchs nebst noch nicht beziehungsweise erst wenig erforschten Themen wie jenen der Kinderbetreuungsstätten und des Zugangs zu höherer Bildung für Frauen auch der Geschichte des Kampfs der Frauen um das Wahl- und Stimmrecht an. An Letzterer legt Falk dar, dass es sich lohnt, auch bereits relativ gut erforschte Sachverhalte neu in den Blick zu nehmen und nach der Rolle direkter und indirekter Erfahrungen von Migration zu fragen. So zeigt sie beispielsweise an so unterschiedlichen Figuren wie Marie Goegg-Pouchoulin, Iris von Roten, Elisabeth Pletscher oder Ottilia Paky-Suter, dass sich Migration in verschiedenen Formen bei vielen prominenten Frauenrechtlerinnen auf deren Engagement auswirkte. Interessant und vielversprechend am Kapitel über «Female Suffrage» ist zudem, wie der veränderte Blick auf Vertrautes gleichzeitig auch neue und überraschende Problematiken und Zusammenhänge hervortreten lässt. Im Unterkapitel «1929: Fighting Women in Nigeria and Switzerland» macht Falk darauf aufmerksam, dass 1929 nicht nur das Jahr war, in dem die Frauenstimmrechtsbewegung in Bundesbern eine Petition von etwa einer Viertelmillion Unterschriften einreichte, sondern auch dasjenige des «Women's War», bei dem sich Zehntausende nigerianische Frauen offen mit der Kolonialregierung und den «local chiefs» anlegten. Aussagekräftig wird diese zeitliche Übereinstimmung erst dadurch, dass Falk sie, immer entlang des Fadens des Frauenstimmrechts, in die Geschichte der «Modelldemokratie Schweiz» einbettet und aufzeigt, wo diese Berührungspunkte mit der Dekolonisation (in Nigeria) aufweist und wie sich dabei Rassismus und Sexismus überkreuzten. Eine «république nègre» könne das Frauenstimmrecht einführen, bleibe aber eine «république nègre», während die Schweiz ihre politische Reife zur Genüge bewiesen habe, auch wenn Frauen

hier nicht wählten und abstimmten, erklärte etwa ein liberaler Nationalrat 1958 im Vorfeld der ersten eidgenössischen Abstimmung über die politischen Rechte der Frauen. Das schon an sich interessante Votum bezieht Falk einerseits auf den Umstand, dass im gleichen Jahr in Südnigeria die Ausweitung des Wahlrechts auf Frauen einsetzte, und die Entwicklungshilfeorganisation Helvetas andererseits zwölf nigerianische Studenten in die Schweiz einlud, um ihnen anhand eines Besuchs in einer Rekrutenschule und bei der Zürcher Stadtpolizei die Schweizer Demokratie näherzubringen. Gerade dieses Beispiel zeigt, wie Falk es versteht, auf wenigen Seiten die Konturen noch zu schreibender Geschichten zu umreissen. Letzteres heisst auch, dass die inhaltlichen Kapitel des Buchs keine fertig ausgearbeiteten Fallstudien darstellen. Hiervon zeugen schon allein die verschiedenen Bemerkungen, das Behandelte werde von der Autorin in künftigen Studien vertieft oder es sei vielversprechend für weiterführende Untersuchungen. In den Augen des Schreibenden erfüllen die thematischen Kapitel allerdings zusammengekommen den Zweck durchaus, der ihnen in der Studie zukommt: Sie machen anschaulich, dass sich die von der Autorin im ersten Teil entworfene Forschungsperspektive praktisch bewährt, fördern erste neue Erkenntnisse zutage und machen Lust auf mehr. Im Ergebnis siedelt sich der Beitrag daher zwischen Forschungsagenda und herkömmlicher Monografie an. Das Buch habe, drückt es Falk selbst aus, eine Richtung, aber kein Ende. Aus den konzeptionellen Überlegungen und Prämissen sei abschliessend nur noch eine herausgegriffen, die für die Studie zentral und doch über die Themen Migration und Geschlechterverhältnisse hinaus von Interesse ist: In welchem Verhältnis stehen sozialer Wandel und Emanzipation? Für diese Frage ist besonders das

Kapitel zu Geschichte und Gegenwart der Kindertagesstätten interessant: Die im Zug des Nachkriegsbooms aus praktischen Erwägungen ausgebaute, aber schlecht angesehenen Kindertagesstätten entwickelten, in der Darstellung Falks, nach den beiden Ölschocks der 1970er-Jahre und dem entsprechenden Rückgang in der Nutzung durch Kinder aus Familien von «Gastarbeiterinnen und Gastarbeitern» eine «eigene Kraft» (50), um externe Kinderbetreuung gesamtgesellschaftlich zu normalisieren. Steigerten in der zweiten Hälfte des 20. Jahrhunderts Kindertagesstätten tatsächlich *kraft ihrer Existenz* die gesellschaftliche Akzeptanz weiblicher Erwerbsarbeit und entsprechender Familien- und Kinderbetreuungsmodelle jenseits des Hausfrauenmodells? Zwar räumt die Autorin ein, für diese Entwicklung seien auch «andere Faktoren» (50) mitverantwortlich gewesen. Gleichzeitig betont sie aber explizit, dass ihr Beispiel zeige, dass emanzipatorische Veränderung auch ohne offen formulierte Kritik voranstehen könne. Hierin steckt eine historiografische und politische Grundsatzfrage: Kann Emanzipation allein aus nichtintendierten sozialen und ökonomischen Prozessen resultieren, das heisst, kommt sie ohne Subjekt aus, das seine eigene Befreiung betreibt und artikuliert? Darüber lohnte es sich, vertieft zu diskutieren. Wichtig zu betonen ist, dass sich diese kritische Rückfrage an das Werk einer Autorin richtet, die darin, wie in früheren Arbeiten, explizit und gekonnt zur Reflexion einlädt, welche intellektuellen und politischen Einsätze die verschiedenen Weisen, eine Geschichte zu erzählen, jeweils ins Spiel bringen. So gesehen ist «Gender Innovation and Migration» auch deshalb ein gelungenes Buch, weil es – mit und auch gegen den Text – zum Weiterdenken einlädt.

Jonathan Pärli (Freiburg)

Paolo Barcella, Alessandro Moreschi, Mattia Pelli, Gabriele Rossi, Nelly Valsangiacomo

### Scioperare nel Duemila

Le Officine ferroviarie di Bellinzona e la memoria operaia

Roma, Donzelli, 2018, 166 p. € 24.–

La grève des ateliers CFF de Bellinzone, en mars 2008, a secoué le monde politique suisse et attiré une large attention médiatique, y compris à l'étranger. En réaction au plan de la direction des CFF de supprimer 120 emplois, des centaines de travailleurs (les ateliers restent un monde essentiellement masculin) se mettent en grève durant 33 jours et occupent l'usine. Bénéficiant d'un large soutien populaire, le mouvement sort de la lutte victorieux: le plan de restructuration est ajourné, des négociations entamées avec le comité de grève, mais les ateliers ne sont pas pour autant définitivement sauvés: onze ans plus tard, l'avenir reste incertain. L'initiative lancée durant la grève, «*Giù le mani dalle Officine*», qui visait à ancrer le pôle industriel à Bellinzone, a été rejetée par plus de 60 % de la population tessinoise le 19 mai 2019.

La grève et le mouvement social qui l'a accompagnée ont marqué profondément le Tessin et la Suisse. Dès mars 2008, la Fondation Pellegrini Canevascini, qui conserve et valorise la mémoire ouvrière de la Suisse italienne, recueille les documents qui permettront de retracer cette histoire, et le Conseil d'État tessinois octroie un crédit aux archives cantonales pour conserver le fonds. Nelly Valsangiacomo coordonne également un projet d'histoire orale et interviewe, avec les coauteurs de ce livre, une septantaine de syndicalistes, travailleurs et familles qui ont participé à la grève. Ces témoignages audiovisuels, qui ont déjà été montrés au public dans une exposition en 2013 aux archives cantonales tessinoises, sont dépo-

sés dans le fonds Pellegrini Canevascini mais ne sont pas encore entièrement ouverts aux chercheurs et aux chercheuses. Il faut donc se contenter pour l'instant des larges extraits présentés dans cet ouvrage dont ils forment le cœur.

Recueillis dans les mois qui ont suivi la grève, les témoignages livrent une parole vive et pleine d'émotion. Organisés ici en sept thématiques, les extraits laissent percevoir la diversité des engagements, des motivations, et également des bilans personnels, certains en demi-teinte. Parmi les personnes interrogées, plusieurs se disent fières de leur lutte, mais révèlent aussi les tensions générées, les peurs, les espoirs et les déceptions.

La lecture des témoignages rend compte des impacts concrets de la décentralisation opérée par les CFF dès la fin des années 1990: déréglementation, flexibilisation des temps de travail, rationalisation et externalisation de certains services, ont pesé sur la manière de travailler, bien avant que les CFF n'annoncent leur décision de restructurer les *Officine*. La réaction timide du Syndicat du personnel des transports SEV a poussé nombre de travailleurs à rejoindre les rangs du syndicat UNIA, principal soutien et organisateur de la grève de 2008. Pour certains, il s'agit de leur premier contact avec un syndicat, comme cet ingénieur, qui a longtemps estimé qu'avec son poste il n'aurait jamais besoin d'un syndicat et qui, finalement, fera partie du comité de grève. On perçoit également à plusieurs reprises dans les témoignages rassemblés la lassitude des travailleurs face au manque de considération de la direction. On y lit également la tension qui s'accumule durant les mois précédents la grève, des mois chargés de rumeurs, d'informations contradictoires, à tel point que le 7 mars, lorsque le personnel décide de cesser le travail le lendemain matin, c'est pour beaucoup un soulagement – même pour celui qui raconte

n'avoir jamais pensé à la grève en trente ans de travail. Les indécis, ou les modérés, comme l'explique un ouvrier, se sentent vite encouragés par la formidable solidarité qui leur est témoignée que ce soit par des manifestations ou des gestes du quotidien, comme ces conducteurs de train qui font siffler leurs locomotives en passant à proximité des usines. De quoi rendre espoir à ceux qui craignent, dès les premières heures de la grève, de perdre leur travail à l'issue d'une lutte qu'ils peinent à imaginer dans le contexte helvétique.

En effet, comme le rappelle Nelly Valsangiacomo dans un des chapitres qui introduisent ces témoignages, les conflits sociaux font partie intégrante de l'histoire de la Suisse moderne, mais ont longtemps été éclipsés de la mémoire collective et de l'historiographie par le poids de la «paix du travail», érigée en véritable mythe dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. L'historienne le rappelle et souligne l'intérêt de cet objet d'étude qui suscite actuellement un certain regain d'intérêt. Elle regrette toutefois le peu d'études portant sur le Tessin, notamment en ce qui concerne le premier tiers du XX<sup>e</sup> siècle, agité de grèves défensives et spontanées peu documentées.

Et pourtant, comme on peut le lire dans le chapitre consacré en particulier aux *Officine* par Gabriele Rossi, le sud des Alpes est un terrain fécond pour une histoire des luttes syndicales. La première ligne ferroviaire à passer par Bellinzona est construite en 1874, dans le cadre de l'ambitieux projet de tunnel du Gotthard. Dès 1874, un premier atelier est inauguré à Bellinzona mais la concurrence est rude avec d'autres communes, comme Biasca ou Altdorf, pour accueillir le siège central, et il faut attendre 1884 pour voir la signature d'un accord entre la municipalité et le Gottardbahn. Très vite, les ateliers emploient des centaines d'ouvriers,

souvent jeunes, issus de villages bordant la ligne de chemin de fer. Les *Officine* prennent dès lors une importance considérable, que ce soit pour le tissu économique de la région ou pour les CFF. Les grèves n'épargnent pas les ateliers – les ouvriers prennent d'ailleurs part à celle de 1918. Ce n'est cependant qu'avec la crise économique du début des années 1970 que se font sentir les premières menaces concrètes sur l'emploi. Alors que les travailleurs étrangers sont licenciés en masse, les CFF envisagent une première fois de supprimer les ateliers, une idée provisoirement abandonnée en 1984 grâce notamment à l'implication des autorités tessinoises. En 1998, les CCF sont transformés en société anonyme. Formellement en main de l'État, leur gestion s'inspire désormais du nouveau type de management. La réorganisation qui s'ensuit débouche sur les premiers plans de restructuration – et de licenciements – auxquels vont s'opposer les ouvriers en se mettant en grève en 2008.

Accompagnée du documentaire *Giù le mani* de Danilo Catti, cette publication est résolument engagée du côté des grévistes et de leurs familles dont il s'agit ici de préserver les témoignages. *Scioperare nel Duemila* apporte ainsi une nouvelle pièce à l'histoire des grèves en Suisse, et souligne ainsi l'intérêt à continuer à explorer ce sujet encore faiblement couvert par la recherche.

*Pauline Milani (Fribourg)*